

**Kim Seob Boninsegni**  
***Entre Chien et Loups***  
**7.4 - 21.5.2016**

A la tombée du jour, juste avant la nuit, renaissent nos craintes et se peuplent nos cauchemars. Les inquiétudes de cet étrange moment aussi familier que déraisonnable semble être celles qui traversent les œuvres présentées par Kim Seob Boninsegni pour cette nouvelle exposition. L'artiste qui multiplie depuis toujours les moyens de créer des espaces narratifs complexes, pratiquant tour à tour la vidéo, le film, le dessin, l'écriture, la performance, la mise en scène, évide Truth and Consequences en y vaporisant un brouillard inquiétant et sourd.

Au sol de la galerie quelques sacs noirs contenant des dessins encadrés, semblant attendre leurs propriétaires, sont posés sur d'autres dessins. Tous les cadres sont revêtus d'une fourrure grise. Les dessins sont à l'encre, noirs et blancs. Les motifs que l'on distingue paraissent ludiques et pops. Le tout a la texture séduisante et vaguement triste d'animaux en peluche abandonnés. Pourtant, chacune de ces œuvres est un collage trouble et glaçant. Les sacs s'inspirant de vêtements techniques sont posés sur le thème astral d'une tuerie commise dans un établissement scolaire par des adolescents (motif central du dessin placé dans le cadre sur lequel sont posés les sacs). Ils révèlent des fragments de leur contenus (des dessins anciens que l'on reconnaîtra peut-être). Comme de petites figurines posées sur des autels païens, les assemblages semblent gorgées d'une énergie occulte. Le titre originel de cette série d'objets, "Kiviak studies", renvoie à la pratique inuit traditionnelle qui consiste à fourrer des carcasses de phoques de pingouins pour, par fermentation, offrir une alimentation protéinée au fil des saisons et des migrations des animaux. Par accumulation, l'air devient moins respirable, des forces telluriques se répandent par nappes visqueuses. Dans la vitrine voisine, une lampe chinoise faites de dessins percés par balle éclaire un livre, dans lequel l'artiste a ajouté une de ses nouvelles (dont l'intégralité sera publiée aux Editions Clinamen en automne 2016). À ses côtés un sac a été réalisé par PSLC (Ludovic Bourilly design). Arrêtée sur le trottoir une voiture allemande puissante laisse échapper une litanie approximative. Une nouvelle fois l'ambiance est aussi intime et apparemment naïve qu'elle est lourde et pesante. Tout laisse imaginer que le décor finira par s'ouvrir sur une scène sombre et violente.

A ces œuvres signées par Kim Seob Boninsegni s'ajoutent une peinture murale blanc sur blanc d'Aymeric Tarrade et deux œuvres photographiques d'Yvan Alvarez, qui se jouent de l'acide perception d'un ennui lancinant et d'une étrangeté proximale. Kim Seob Boninsegni nous entraîne juste sous la surface des relations humaines, sous le vaste et intrigant réseau de contacts qui structure notre relation au monde et dont les récentes applications pour Smartphones nous permettent de lire certains faibles reflets rendus visibles. S'il lui paraît illusoire de dresser une cartographie inquiétante des zones symboliques que nous avons laissés s'emplier de violence - car en un seul clic l'amour fait place à la rancœur - l'artiste n'a de cesse de nous rappeler que rien ne

s'énonce gratuitement en société, là comme ailleurs. Les groupes se font, se dissolvent, se codifient, résistent, vivent, mais leur trame est celle imposée par des outils globalisants, commercialement structurés et en rien marginaux.

Pourtant, pour l'artiste comme pour d'autres créateurs, la marge reste le lieu métaphorique dans lequel se révèle le plus les faisceaux de tensions de notre temps. Par immersion et, non sans un certain deuxième degré, Kim Seob Boninsegni joue donc avec les codes qu'il lit à distance de ce sous-monde dans lequel il prétend s'être retiré. A l'immédiateté, il oppose un temps plus long, celui nécessaire à écrire, penser, réaliser, dessiner et structurer un narratif. Il s'autorise alors à basculer dans la fiction pour mieux se saisir du réel. Il produit ainsi des œuvres qui ont la paradoxale fulgurance des miroirs sans teint. Il n'hésite pas à jouer de son image pour renvoyer chacun à son personnage.

En écrivant ce nouveau chapitre, avec distance et humour, il ne nous rassure pas pour autant. Revendiquant une économie dont le dessin ne serait qu'un mode d'échange et un espace conceptuel, l'artiste s'autorise à mettre en lien les destinataires de sa pratique figurant à chacun une place dans ce réseau aussi vaste que clos. Mais les fissures ne cessent de laisser passer la lumière. Les failles continuent de s'ouvrir. Nos haines se diluent dans le tolérable. Nos libertés s'émoussent dans la morale. Nos rencontres se dissolvent dans le global. Mais Kim Seob Boninsegni nous rappelle que se déterminer comme artiste offre encore la possibilité de rêver à la maîtrise de sa propre temporalité, de sa visibilité et de l'usage de ses forces, même si cette position reste précaire et fragile.

Au moment où j'écris ces lignes, ma compagne m'appelle pour me prévenir qu'une prise d'otages est en cours dans le supermarché à 50 mètres de chez moi. Coincé dans un train à grande vitesse, je ne peux que croire, que si Kim Seob Boninsegni sait faire émerger des situations au goût amer, la réalité est plus dense qu'il n'oserait même y penser.

Samuel Gross